

Vie et mort des affects

Le titre de l'ouvrage *Vie et mort des affects* souligne la part vive de ceux-ci dans une sorte de personnification de l'affect. Comme le souligne J. André « en psychanalyse (théorie comme pratique) l'ouverture d'une question est plus passionnante que la fermeture d'une réponse ». Les affects s'intègrent pleinement dans ce projet de mise en tension du nouveau et du familier, du connu et du mystérieux, du commun et du secret, de l'universel et de l'intime, puisque que l'on conviendra avec A. Green « qu'une étude exhaustive des problèmes posés par l'affect dans le champ de la théorie et de la pratique psychanalytiques est impossible ». Il s'agit donc de procéder par petites touches, par approches successives, en mêlant clinique et théorie, compréhension et interprétation.

L'affect ment-il ? s'interroge F. Coblenze dans le dernier chapitre de l'ouvrage. Serait-il la vérité du sujet, comme le porte une certaine tradition littéraire ; l'exemple que prend F. Coblenze est celui des confessions de J.-J. Rousseau dont le projet est d'exposer, de tout dire, toute la vérité, rien que la vérité. S'intéresse-t-on aux affects ou à l'affect, y n'aurait-il pas un risque de généralisation, de simplification voire d'amputation dans ce passage du pluriel ou singulier ? Il s'agit alors bien plus de s'intéresser aux affects. Affect métamorphosé par le travail du rêve, ou par celui du symptôme hystérique, affect perverti quand il est soumis. « Pur affect de plaisir, ou affect de pur plaisir (...) recherche exquise (...) pour lui-même » sont autant de destins d'affects évoqués par F. Coblenze. « L'affect n'est donc pas celui du premier moment (...) mais celui qui se trouve recréé » nous dit-elle, qu'il nous faut plus prendre en compte dans leur historicité que dans leur valence actuelle.

Les affects entretiennent des liaisons dangereuses avec l'analyse. Ils y sont d'emblée convoqués dans le transfert, dans sa forme la plus générale ou dans celle plus spécifique des Transferts d'affects selon la proposition de C. Chabert. Le transfert est donc l'espace privilégié de l'expression des affects, en tant que répétition des expériences infantiles, des traces qu'elles ont laissées et des représentations auxquelles elles sont associées, mais au-delà, nous dit Catherine Chabert, il offre à des « affects (...) les signes d'une représentation non encore advenue en quête de reconnaissance, ou de partage, en quête de mots ». La cure de parole ouvre sur un langage des affects, un « discours du vivant » pour reprendre la proposition d'A. Green. Ce langage d'affect n'est cependant pas donné d'emblée, il doit parfois faire l'objet d'une construction ou d'une reconstruction dans la cure, c'est l'un des impératifs que C. Chabert assigne à la perlaboration afin de trouver justement « le mot apte à l'affect ».

Certaines cliniques contemporaines se manifestent par une impossibilité à pouvoir verbaliser ses affects, à trouver « le mot apte à l'affect » nous dit C. Matha. Elle nous plonge dans une clinique où le langage de l'affect ne prend pas la voie de la parole, dans l'analyse, mais emprunte celle plus sinieuse de la plainte ou de la douleur. Cet aller et retour entre affects aptes aux mots et « mots en quête d'affects » -pour reprendre le titre du chapitre écrit par C. Matha- se déploie également dans la dynamique transféro-contre transférentielle, où l'analyste se laisse « contacter par les affects du patient et se laisser modifier par eux afin de pouvoir les soutenir chez l'autre ». Cela rend compte d'une part essentielle du travail de l'analyste, d'une écoute affective du contre-transfert en ce qu'il est une première mobilisation des affects en quête de représentation de l'analysant.

La question de la présence ou de l'absence des affects est centrale dans l'analyse. Le langage d'affect est un langage en pleins et en creux, les affects peuvent avoir désertés le devant de la scène. Comme le souligne J. André l'affect n'est pas donné à tout le monde ouvrant alors cette question clinique et méta-psychologique « X est-il sans affect ou l'affect est-il reclus quelque part ? ». Il est ainsi des situations analytiques où l'affect semble s'être absenté, Ernest l'analysant de C. Chabert annonce qu'il n'a pas d'affect ; l'analysante d'A.

Cohen de Lara peut exprimer des affects mais auxquels il manque « leur quantité ou leurs quantités, leurs qualités, leurs nuances ».

Ce manque de consistance, d'incarnation se diffuse dans l'être même de l'analysante, que l'analyste désigne comme « elle », ou la « femme d'âge mûr » comme si « l'exode de la langue, l'exode des affects » avait conduit à une impossibilité de la nommer ou plus exactement de la prénommer, nous la rendant présente/absente comme le sont ses affects, énoncés mais pas représentés ni incarnés. La cure peut-elle conduire à cette incarnation, à cette renaissance du sujet à sa vie d'affects ? J. André répond par l'affirmative proposant de rapprocher l'analyste de l'obstétricien « d'autant plus quand l'affect accouché est celui de la douleur », l'analyse permettant à un affect non constitué de voir le jour dans et par l'expérience transférentielle.

Les enjeux d'activité et de passivité s'inscrivent dans la vie d'affect comme le soulignent plusieurs auteurs. Ils se déploient dans le transfert, en tant que possibilité pour le moi d'être affecté par l'autre, d'être marqué par l'empreinte de l'objet au risque d'une réactivation de l'état de dépendance et d'impuissance du tout petit. La lutte contre la passivité induite par le dispositif analytique, place les affects au service de la résistance. Ainsi chez l'analysante de S. Carton les affects ne sont ni « absents, ni réprimés ni enkystés, mais effleurés du bout des mots, tout au service de la liaison et de la contenance ». Ils alimentent la part narcissique du transfert au service de la sauvegarde d'un moi fragilisé tout entier tourné vers l'activité. Claire « fait l'analyse » et se sent bien. La conflictualisation au cœur de la vie psychique se déploie dans les affects écartelés entre sauvegarde narcissique et engagement dans des relations objectales et leur part d'incertitude. Les affects

« jouent alors les uns contre les autres » et il faut alors se confronter au paradoxe de se dépendre de l'affect pour mieux en passer par l'affect.

Les affects sont pluriels. Ils occupent une place complexe dans la métapsychologie freudienne, évoluant avec ses avancées théoriques, mais laissant en suspens des questions sur leur nature inconsciente, sur leur perlaboration éventuelle, le passage d'une valence quantitative à une valence qualitative, des affects à l'angoisse en tant qu'affect par excellence. Les cliniques psychotiques telles que nous les présente M. Dessons confrontent à un débordement d'angoisse, à des figures qui mêlent comme chez Tom, son jeune patient, l'effroi, la fureur, le déluge, le carnage, la pétrification et le paradoxe puisqu'elle y insiste « il n'y a pas d'angoisse du moi dans la psychose. Le moi ne peut utiliser l'affect d'angoisse psychotique, il doit se contenter de dresser des remblais ». L'analyste est alors engagé dans ce travail de construction de digues, accompagnant en cela le travail de latence mis à mal par les effets de la déliaison psychotique et de l'hémorragie pulsionnelle chez cet enfant. L'angoisse en tant qu'affect articule résistance et ressort de l'analyse, souvent à l'origine de la demande ; on peut donc avec M. Dessons affirmer que « L'angoisse est le moteur de la cure, elle en détermine le régime. Elle est aussi un levier ». Les affects, quelle que soit leur intensité leur violence et leur potentiel de destructivité, sont au service du processus de transformation porté par l'analyse, le récit de la cure de Tom souligne l'importance de la temporalité pour qu'adviennent les mots aptes à l'affect. Mensonge ou vérité, vie ou mort, débordement ou gel, résistance ou levier, mise en tension ou paradoxe, les affects gardent encore leur part de familière étrangeté.